



DE LA
BIBLIOTHEQUE
DU PRESIDENT
SACASE.

Histoire - Mélanges



a) Oraison funèbre du Prince Philippe
~~duc d'Orléans~~ duc d'Orléans, prononcée à
Toulouse, 1702, par le Père J. L. Compiston -

b) Oraison funèbre de J. L. de Bertier,
évêque de Rieux, prononcée en 1662, par
Gilbert de Chayreul du Pleny, évêque de
Comenge -

c) Harangue faite au roi à Fontainebleau
1711 - par l'évêque de Castres -
Ensemble, un vol. in-4, demi-velin blanc
moderne, dos à nerfs -

15^r
C. 43

C. 43

ORAIISON FUNEBRE
DE TRES-HAUT , TRES-PUISSANT
ET EXCELLENT PRINCE

PHILIPPE,
FILS DE FRANCE, FRERE UNIQUE
DU ROY,
DUC D'ORLEANS.

Prononcée à Toulouse , dans la Chapelle de
Messieurs les Pénitens Bleus , le 15.
Fevrier 1702.

Par le Pere JEAN-LOUIS CAMPISTRON ,
de la Compagnie de Jesus.



A TOULOUSE,
De l'Imprimerie de G. L. COLOMYE'S , A.
Imprimeur du Roy.

M. DCC II.
AVEC PERMISSION.

ORAISONS
 DE TRES-HAUT, TRES-ILLUSTRE
 ET REVEREND PRINCE
 D'ORLÉANS
 DUC D'ORLÉANS
 HONORABLE TITULAIRE
 DE LA COMPAGNIE DE JESUS



A TOULOUSE
 DE L'IMPRIMERIE DE G. L. COLONNADE

M. DCC. LXX.
 AVEC PERMISSION.



Oraison FUNEBRE
DE TRES-HAUT, TRES-PUISSANT
ET EXCELLENT PRINCE

PHILIPPE,

Fils de France , Frere unique du Roy,

DUC D'ORLEANS.

Bonitatem & disciplinam & scientiam doce me.

*Seigneur, enseignez-moy la bonté, la moderation, & la
science de vos voyes. Ps. 118.*

MONSEIGNEUR, *



'E S T la priere que faisoit autrefois
à Dieu le Prophete Roy , contre
les trois écüeils de la Grandeur.
Instruit par l'exemple de Saül, son
Prédecesseur , & par l'expérience
de sa propre foiblesse , malgré les
ressources qu'ils pouvoient trouver l'un & l'autre
dans leur première condition , que l'élevation enfle

** M. l'Ar-
chevêque de
Toulouse
Officiois.*

A ij

le cœur , & l'endurcit peu à peu à l'égard des autres : que dans la suprême Puissance, il est difficile de donner un frein à ses passions , & de ne vouloir que ce que l'on doit , quand on peut tout ce que l'on veut : qu'occupé sans cesse des soins éclatans du Trône , flaté par les hommages qu'on reçoit , & par le plaisir de dispenser l'honneur & les emplois , il est dangereux qu'on ne s'arrête à goûter les douceurs de la Souveraineté , & qu'on ne perde de vûe le terme où l'on doit aspirer , & les routes qui y conduisent ; il demandoit au Seigneur de luy apprendre la bonté , la modération , & la science du salut , pour prévenir en luy l'orgueil , le dérèglement des passions , & l'oubly de Dieu : *Bonitatem & disciplinam & scientiam doce me.*

Pouvois-je mieux placer ces mêmes paroles , & ces mêmes sentimens, que dans la bouche & dans le cœur du Prince , à qui nous rendons ce devoir funebre ? Un Prince , qui a sçû dépouïller l'autorité , de tout ce qui peut la rendre odieuse & importune , & la revêtir de tout ce qui peut la rendre aimable : qui ne la faisant sentir que par ses bienfaits , & ne s'en servant que pour le bonheur des Peuples , est devenu l'objet de leur plus tendre vénération pendant sa vie , & de leurs plus vifs regrets à sa mort. Un Prince qui a réussi dans tout ce qu'il a entrepris , mais qui n'a rien entrepris qu'avec dépendance ; qui n'a regné sur les cœurs que pour les porter à rendre au Trône ce qui luy est dû , & qui se trouvant lié au plus

Grand

Grand Roy du monde par les qualitez de Frere & de Sujet, a sçû remplir toutes les obligations de l'une & de l'autre, & satisfaire en même tems au devoir, à la justice, à la nature, par une obéissance respectueuse à son autorité, une haute estime de son mérite, une amitié tendre pour sa personne. Un Prince enfin, qui dans la dissipation de la Cour & des affaires, a sçû conserver une juste attention pour l'affaire uniquement importante, & ménager les momens dont il avoit besoin pour la faire réüssir.

A ce Portrait vous vous troublez, MESSIEURS, vos cœurs sont émus, vôtre douleur se réveille, un redoublement de tristesse qui se répand sur tous les visages, m'avertit que vous n'y reconnoissez que trop, TRES-HAUT, TRES-PUISSANT, ET EXCELLENT PRINCE, PHILIPPE, FILS DE FRANCE, FRERE UNIQUE DU ROY, DUC D'ORLEANS. Ouy, MESSIEURS, c'est sous ces traits que j'ay résolu de vous le représenter.

J'aurois pû d'abord vous le montrer sous l'idée magnifique de Conquerant ; mais outre que ce n'est plus un caractère distinctif pour les Princes de l'auguste Maison de Bourbon, que la valeur & la science de l'Art Militaire ; il ne convient ny aux Ministres de JESUS-CHRIST de mêler à ce qu'il y a de plus Saint dans la Religion les Images de sang & de carnage, & de faire le fond d'un Eloge chrétien de ces vertus tumultueuses, qui, à la vérité peuvent estre quelquefois consacrées par un saint usage, mais dont on ne fait ordinairement qu'un usage profane : ny

peut - estre à des François zélez pour leurs Princes ; d'irriter dans leurs cœurs , par des louanges pompeuses , une ardeur qui nous a causé tant d'alarmes , & qui peut nous estre si funeste. Je parleray pourtant des Vertus guerrieres de M O N S I E U R , mais elles entreront dans son Eloge , comme elles sont entrées dans sa vie , c'est à dire , comme subordonnées à la modération ; en cela même d'autant plus louïables qu'elles ont esté conduites par la Sageffe. Ainsi me renfermant dans l'heureuse simplicité de mon texte , je vous feray voir dans M O N S I E U R un Prince bon , moderé , pieux. Vous admirerez sa bonté au milieu de tout ce qui peut inspirer l'orgüeil ; sa modération au milieu de tout ce qui peut allumer l'ambition ; sa pieté au milieu de tout ce qui peut conduire à l'oubly de Dieu.

Isay. c. 6. Daignez , Seigneur , purifier mes lèvres , comme celles du Prophete , *avec un charbon de l'Autel* : Soutenez par vôtre grace les efforts de ma foible voix : Rendez ceux que cette triste Cérémonie assemble en ce lieu , attentifs & dociles à ce que j'ay à leur dire , ou du moins à ce que la Mort leur dit éloquemment par tout cet appareil de Funerailles ; afin que justement effrayez des coups terribles dont elle a déjà frappé de si illustres Victimes , ils préviennent par la pénitence celui qu'elle leur prépare.

I. PARTIE. **D** I E U est souverainement bon ; mais comme il est en même tems souverainement juste , l'union essentielle de ces deux perfections en luy , fait

qu'il se montre tantôt aymable , tantôt terrible ; qu'il caresse d'une main , & frappe de l'autre ; qu'il recompense libéralement la vertu , & punit sévèrement le vice. Les Souverains qui sont également , à l'égard de leurs Sujets , les Ministres de la bonté & de la justice de Dieu , sont obligez par cette raison à mêler les effets de l'une & de l'autre , à se partager entre les devoirs differens de ce double ministère , & à contraindre quelquefois par réflexion & par étude le penchant noble & généreux qui les porte naturellement à faire du bien. Mais c'est l'avantage de ceux que la Providence a soumis à une Puissance supérieure , à qui néanmoins la naissance, le rang, le mérite, attirent l'affection & la confiance des Rois , de pouvoir laisser un cours libre à leurs inclinations bienfaisantes. Leur bonté profite de ce qui manque à leur autorité ; déchargez de la triste obligation de nuire , s'ils ne peuvent pas toujours à leur gré finir le malheur d'autrui , ils ont du moins la consolation de n'en être jamais les auteurs ; & s'ils sont privez du plaisir de faire aux Peuples tout le bien qu'ils voudroient , ils sont délivrez du chagrin de leur faire le mal qu'ils ne voudroient pas.

Telle fut la condition du Prince que nous regrettons. Il en sentit, il en goûta tout l'avantage ; il y trouva un dédommagement de la Royauté , & il en profita dans toute son étendue ; puisque sa bonté s'étendit à toute sorte de personnes , à toute sorte de tems, à toute sorte de preuves , c'est à dire, qu'elle fut la plus générale, la plus constante, la plus effective

dont on ait jamais vû d'exemple : trois qualitez en quoy consiste la perfection de cette vertu , qui fit un des principaux caractères de MONSIEUR.

Ce caractère luy fut si particulier, que je suis sûr que les choses que je vay dire trouveront dans l'esprit de ceux qui m'écoutent toute la créance qu'elles méritent ; mais peut-être n'y trouveront-elles pas toute l'admiration & toute l'estime qui leur sont dûës. Funeste effet de la corruption du siècle ! On mesure en autrui & en général le mérite par les grands desseins , par les succès éclatans qui flatent la cupidité , qui réveillent l'ambition par le bruit qu'ils font dans le monde & les applaudissemens des Peuples qui les suivent , pour être en droit de mesurer par là son propre mérite. Ceux même qui se plaignent avec le plus d'aigreur de l'orgueil des Grands , & de leur peu d'égards pour les conditions inférieures , ne laissent pas de donner en eux-mêmes , par un jugement confus & imperceptible, la préférence au titre de Vainqueur sur celui de Bienfaisant , sans penser que ce jugement est un témoin secret qui dépose contre leur amour propre , puis qu'il ne part que de la disposition où ils sont de préférer leur avantage à celui des autres. Mais c'est à eux à corriger leurs idées , & à réformer leur goût sur les principes de l'Evangile & de la raison , en se convainquant qu'après ce qu'on doit à Dieu , rien n'est si digne d'un Homme , d'un Prince , d'un Chrétien , que de contribuer par ses bienfaits à maintenir ou à rétablir le bonheur du monde.

Pénétré

Pénétré de cette vérité MONSIEUR laissa agir le doux penchant qu'il avoit reçu en naissant , & fortifia par les réflexions les semences de bonté que luy avoit donné la nature. Qu'on ne confonde pas icy cette bonté avec le honteux effet d'un petit génie que les soins de la Grandeur embarrassent , ou d'une ame basse & timide , qui se sentant déplacée dans le haut rang qu'elle occupe , se dégrade elle-même , & tombe de son propre poids dans un état conforme à la médiocrité de ses sentimens. Je parle d'une vertu , & non pas d'une foiblesse ; Je parle de l'heureuse situation d'un cœur grand pour s'élever au dessus de ses propres interêts ; vaste pour embrasser tous les Etats par le lien d'une affection tendre & généreuse ; noble pour descendre avec dignité , & inspirer l'amour sans diminuer le respect ; éclairé pour distinguer le rang & le mérite des personnes , & proportionner ses faveurs aux divers degrés de l'un & de l'autre.

Pour vous former donc une juste idée de la bonté de MONSIEUR , donnez à cette vertu toute l'étendue dont elle est capable sans devenir un défaut , & ne luy assignez d'autres bornes que celles de la raison & de la bienfaisance. Rassemblez tous les noms différens sous lesquels on l'exprime par rapport aux différens objets qu'elle peut avoir ; ou plutôt démêlez toutes les vertus différentes qu'elle renferme dans son sein ; Imaginez toutes les manieres dont elle se produit au dehors , selon les diverses liaisons que peuvent former le sang , les dignitez , le rang , les

emplois, les occasions. Mais, que dis - je , épargnez-vous ce soin ; entrez seulement dans le cœur de nôtre Prince , & vous y découvrirez d'une seule vûë jusqu'où peut aller la tendresse de Fils , de Frere , de Pere , d'E-poux. Ce seroit peu : Il la devoit cette tendresse à quelque point qu'il l'ait portée ; à une Mere , à qui la France doit son bonheur ; à un Frere , qui sera à jamais l'étonnement de l'Univers , en un mot , à LOUIS LE GRAND ; à un Fils , qui réunit en sa personne dans un degré éminent , & si je l'ose dire , jusqu'au prodige , tous les dons de l'esprit , toutes les qualitez du cœur ; à trois Princesses , l'ornement & les délices de trois Etats ; aux deux Epouses , que le Ciel a uni successivement à sa destinée , distinguées chacune par un mérite particulier & universellement reconnu. Mais ajoûtons , que vous découvrirez dans ce cœur jusqu'où peut aller la douceur & l'affection d'un Maître pour ses Serviteurs , d'un Général pour ses Soldats ; la clemence d'un Vainqueur pour des vaincus ; la pitié , la compassion d'un homme tendre pour les malheureux ; l'ardeur , le zèle d'un ami pour ceux à l'égard de qui il pouvoit & vouloit prendre ce nom ; l'affabilité , la complaisance , la noble familiarité d'un Prince envers tout le monde.

Que ne puis - je faire parler icy tous ceux qui l'ont éprouvé ! Mais qu'est - il besoin de leur voix ? Ils ont parlé assez haut pour se faire entendre aux extrêmités de ce Royaume & au delà ; ils ont ajoûté à leurs paroles le langage de leur attachement & de leur amour pendant sa vie , celui de leurs regrets & de

leurs larmes à sa mort : & ces differens témoignages ont répandu généralement cette idée dans tous les esprits , & gravé ce sentiment dans tous les cœurs ; que jamais Prince n'eut l'ame plus belle , plus généreuse , plus bienfaisante. Vous même , MESSIEURS , n'est-il pas vray que vous êtes venus icy pleins de cette idée , & pénétrez de ce sentiment , & que je ne fais que publier vos pensées , & redire ce que vous avez dit mille fois.

Qu'il est rare de trouver des Grands sensibles aux intérêts d'autrui : occupez entierement d'eux-mêmes , la dépendance les irrite contre ceux qui sont sur leur tête ; la jalousie les anime contre leurs égaux ; l'autorité les aveugle , & leur rend indifférent & méprisable tout ce qui est au dessous d'eux : ils pensent à ce que les autres leur doivent , & ne croient leur rien devoir : s'ils semblent quelquefois prendre part à ce qui les touche , c'est le caprice qui les y porte : ce sont les passions qui parlent pour eux ; la vanité pour ceux qui les flatent ; l'intérêt pour ceux qui les servent ; l'ambition pour ceux qui peuvent favoriser ou traverser leurs projets de Grandeur & d'élevation : bontez partagées , bontez particulières , & & bornées à certaines personnes , toujours équivoques & suspectes , ou du moins imparfaites. Il n'y a qu'une bonté universelle , qui soit véritablement louable , véritablement héroïque. Pourquoi ? Parce que cette universalité prouve que la source en est pure , & qu'elle part d'une ame , qui agissant toujours par le même esprit , n'a besoin pour l'exercer

que de trouver des sujets & des occasions qui le demandent.

Aussi n'y a - t - il que celle - là qui soit solide & durable ; celle qui n'est fondée que sur le caprice ou la passion , est passagere comme le principe qui la produit ; elle se dément , elle tombe avec le motif qui l'avoit fait naître. Combien de Grands en effet , à qui l'humeur tient lieu de naturel & de générosité d'ame , qui ne sont bons quelquefois que parce qu'ils ne sçauroient être toujours les mêmes. On trouve en eux aujourd'huy toute la chaleur d'un ami , demain toute l'indifference d'un inconnu. Par combien de rebuts & de duretez faut - il acheter ou payer un regard caressant ? Que de jours sombres pour un moment de sérénité ! Ce ne sont que révolutions , que vicissitudes continuelles : on cherche inutilement dans son propre cœur , & dans toute sa conduite , la cause de ces changemens , de ces inégalitez bizarres , qu'on ne sçauroit trouver que dans leur légèreté & leur inconstance. Combien de Grands , encore une fois , dont la faveur & la protection est l'ouvrage tumultueux de leurs desirs déréglez , qui prodiguent pour un tems leurs caresses & leurs bienfaits à ceux qu'ils croyent nécessaires à leurs desseins ; mais qui bien - tôt après deviennent froids à leur égard , à mesure que leurs passions deviennent tranquilles , qui sont retomber sur eux le mauvais succès de leurs entreprises mal concertées ; qui tâchent de les trouver criminels du moment qu'ils ne les trouvent plus utiles , & qui en se retirant les laissent chargez de la haine publique

blique, qu'une faveur précipitée & indiscrete leur a attirée, & exposez à la fureur des ennemis qu'elle leur a suscitez : Semblables à ces torrens formez par l'orage, qui se répandent par flots, & à grand bruit, & dont le cours rapide & irrégulier ravage les campagnes au lieu de les arroser, & qui n'y laissent dans un tems serain qu'un sable aride, après y avoir porté la désolation, au lieu de la fertilité & de l'abondance. Que la bonté de nôtre Prince fut différente, elle prenoit sa source dans la grandeur de son ame, comme dans un Ocean sans fond ; toujours égale & uniforme, elle pouvoit quelquefois être aydée par les circonstances d'un tems plus favorable ; mais elle ne s'épuisoit pas dans les tems même les plus difficiles ; comme ces Fleuves dont le cours mesuré & constant enrichit les plaines qu'ils mouillent, qui s'enflent quelquefois du secours des eaux étrangères, mais qu'on ne voit jamais tarir dans la plus grande sécheresse.

Cette douce inclination crut en MONSIEUR avec les années ; mais dès l'âge le plus tendre il en fit éclater des traits, qui furent les préludes & les prémices de ce qu'on a vû depuis. Rappelez à travers cette longue suite de prospérité, dont la France a esté comblée, le souvenir des désordres qui troublerent la fin du Regne de LOUIS LE JUSTE ; pour réparer avantageusement ses malheurs passez, & luy assurer un bonheur constant, la Providence fit naître le Monarque sous qui nous vivons, & bien-tôt après le Prince que nous pleurons. Le Roy eut à peine le tems de s'applaudir d'une si heureuse postérité, &

par sa mort, que le Ciel sembla précipiter pour avancer le plus long & le plus glorieux Regne qui fût jamais, & y donner place à tant d'évenemens extraordinaires qui l'ont signalé. Par sa mort, dis-je, Anne d'Autriche, son Epouse, fut chargée du Gouvernement de l'Etat, & de l'éducation des deux Princes. Elle lisoit sur le front du jeune Roy tous les prodiges que nous avons admirez. Elle trouvoit dans son cœur toutes les vertus Royales qui devoient les produire. Ces vertus se développoint d'une maniere si prompte & si sensible, que chaque jour le luy montrait avec un nouvel accroissement de mérite & de grandeur, & augmentoit son admiration, son amour & sa joye. Ne sembleroit-il pas que revenue à peine de tant d'alarmes, & accablée de tant de soins, cet objet devoit épuiser sa tendresse, & la rendre peu sensible à tout le reste? Cependant, & toute la France le sçait, le jeune PHILIPPE occupa dans son cœur une place considérable, & détourna sur luy une portion de cette tendresse que les seuls droits du Sang ne pouvoient luy faire espérer. Quel fut le charme par où il sçût pénétrer si avant dans les bonnes graces d'une Reine si sage & si éclairée? Ce fut cette bonté de cœur qui le rendit à son égard respectueux, docile, soumis, tendre, reconnoissant, au delà de ce que pouvoit exiger la nature; mais comme les interêts du Roy & de l'Etat luy estoient beaucoup plus chers que les siens propres, ce fut sur tout cette bonté de cœur qui l'attachoit au Roy par la plus sincère amitié, & aux Peuples par une compassion généreuse. Si elle aymoît dans le Souverain

celuy qui devoit servir de modèle à tous les Rois ; elle aymoît dans son Frere celuy qui devoit servir de modèle , & à tous les Sujets dans le zèle & le dévouement qu'ils doivent au Souverain , & à tous les Princes dans l'affection qu'ils doivent aux Peuples.

Mais cette bonté de cœur n'estoit encore , comparée à ce qu'elle fut dans la suite , que ce qu'estoit son enfance comparée aux âges qui l'ont suivie. Le tems, loin de l'affoiblir , ne fit que luy donner plus de force , que diversifier la manière de l'exercer , & luy en fournir d'illustres occasions. Vous le sçavez , Grande Reine , combien il fut fidelle à sa tendresse pour vous jusqu'au moment fatal qui vous sépara , & à la douleur qui prit sa place après qu'il vous eut perdue. Il l'a conservée cherement cette douleur ; il l'a nourrie durant toute sa vie ; il l'a portée jusqu'au tombeau ; il l'a portée même au delà , ordonnant que ses Cendres fussent mêlées avec les vôtres , en attendant le jour heureux où la main toute - puissante du Seigneur les ranimera pour les réunir à jamais dans le séjour de sa gloire.

J'ay dit qu'il estoit bon dans tous les tems , c'est à dire , dans tous les âges ; & j'ajoute qu'il l'estoit dans toutes les circonstances du tems. L'embarras des affaires , des conjonctures fâcheuses , une situation d'esprit peu tranquile , les égards qu'on doit aux Grands , & qu'ils croient devoir maintenir , le respect qu'ils veulent qu'on ait pour leurs plaisirs même , qu'il n'est pas permis d'interrompre , la prévention où ils sont , qu'il faut faire attendre & leur présence & leurs

bienfaits pour en rehausser le prix , sont comme autant de remparts qui les deffendent des importunitéz du Public , & autant d'excuses , ou du moins de prétextes à leur orgueil & à leur dureté. Nôtre Prince renversa d'un seul coup tous ces murs de séparation. On voyoit bien que son penchant à obliger estoit son penchant dominant , à quoy tout le reste estoit subordonné. Il se faisoit & un plaisir & une affaire d'assister ceux que leurs disgraces luy adressoient , & rien n'estoit plus propre pour luy à dissiper ou à prévenir le chagrin , que l'occasion & les moyens de le dissiper ou de le prévenir dans les autres.

Car ne pensez pas qu'il se bornât à de simples témoignages extérieurs & infructueux de bienveillance. Il sçavoit qu'il est ordinaire à ceux de son rang d'amuser par des paroles ceux qui ont recours à eux , & de n'en venir presque jamais aux effets , de flater leurs désirs par des promesses , & de ne penser gueres à les acquiter , de répandre beaucoup de fleurs & de donner peu de fruits ; mais il condamnoit cette compassion trompeuse : il luy sembloit que c'estoit irriter plutôt les besoins que les soulager : il comptoit même pour peu de chose cette tendresse , sincère , si vous voulez , mais oisive & paresseuse , qui se contente de connoître , de sentir , de plaindre les malheurs d'autrui , mais qui , sans travailler à les adoucir , s'évapore en des désirs stériles & impuissans , en des projets vagues & frivoles. Il ne se pardonnoit d'en demeurer là , que lors qu'il ne pouvoit pas aller plus loin , & croyoit que pour mériter à juste titre le nom
& la

& la réputation de pitoyable & de bienfaisant , il fa-
loit donner à des maux réels des secours effectifs.
Ainsi louer avec complaisance le mérite par tout où
il le trouvoit , parler à tout le monde avec douceur ,
& l'écouter avec patience , dissimuler des indiscre-
tions & des imprudences quand elles n'intéressoient
que luy , qui chez les Grands passent ordinairement
pour des crimes , bannir de sa Cour cet art funeste
de divertir une assemblée en déchirant ingénieuse-
ment le prochain , laisser aux accusations qu'on luy
portoit le tems de meûrir , afin de laisser aux accusez
celuy de se justifier : tout cela n'estoit que le moindre
exercice de sa bonté , parce qu'il ne luy coûtoit rien ,
& qu'il le regardoit comme un devoir plutôt que
comme une grace.

Son cœur n'estoit flaté agréablement que lors que
de sa propre substance , comme parle l'Ecriture , &
par ses largesses , il pouvoit changer en mieux la
destinée des particuliers , faire la fortune de l'un ,
avancer celle de l'autre , secourir tous ceux dont il
connoissoit les nécessitez : voila l'ambition qui luy
paroissoit digne de luy , & le plus bel usage qu'il
croyoit pouvoir faire de ses revenus. Jamais homme
connut-il mieux le véritable prix des richesses , &
les desseins de la Providence , quand elle en a fait les
Princes dépositaires ; & jamais homme fut-il plus
disposé à se conformer à ces desseins ? Combien de
fois a-t-il pris sur ses plaisirs , & sur les dépenses
ordinaires de sa Maison , dequoy composer ses bien-
faits ? Combien de fois dans le tribunal de son

cœur a - t - il prononcé contre luy - même en faveur d'autrui ? Combien de fois sa bonté a - t - elle surpris sa prévoyance , & des besoins présens qu'on luy decouvroit luy ont - ils fait oublier ceux où dans sa condition de Prince il pouvoit tomber luy - même à l'avenir ?

Mais quand ses fonds estoient épuisez , il sçavoit y suppléer abondamment par son crédit auprès du Roy. De tous les droits de sa naissance , le plus cher à ses yeux estoit la facilité qu'elle luy donnoit d'approcher du Trône sans obstacle ; de tous les avantages qu'il trouvoit dans l'amitié & la confiance du Roy , le plus précieux pour luy estoit la disposition où elle mettoit ce Prince , de favoriser ses généreuses intentions. Aussi n'estoit - ce gueres que des vûes de cette nature , qui luy faisoient employer l'une & l'autre ; discret & retenu jusqu'au scrupule dans tout le reste , il croyoit qu'en ce seul point il luy estoit permis d'être hardi & pressant , & libre de ces égards timides , que produisent d'ordinaire dans les Grands ces réflexions interessées qui leur font apprehender de partager pour autrui une faveur , qu'ils veulent épuiser pour eux seuls , il demandoit avec d'autant plus d'assurance , que ne demandant rien pour luy , les refus qu'il pouvoit risquer n'avoient rien de honteux , & que la générosité du Monarque le mettoit hors d'état de les craindre.

Avec quelle noble liberté parloit-il pour l'innocence persécutée ? Avec quelle ardeur sollicitoit - il les recompenses dûes aux actions vertueuses ? Avec

quelle force représentoit - il dans les Conseils les nécessitez du Royaume ? C'est à vous à le publier hautement, Peuples, que ses soins garentirent d'une désolation prochaine, dans ce tems, où le Ciel devenu d'airain, suspendit ses rosées salutaires sur la France, où Dieu distinguant & séparant ses intérêts de nos crimes ; d'un côté, pour faire triompher sa cause, que nous soutenions, arrêtoit loin de nos Frontieres des Nations que l'esprit de ténèbres avoit liguées contre son Nom & ses Autels, & conduisoit la terreur & la victoire devant nos Etendars ; & de l'autre, pour punir nos dérèglemens, frapoit le cœur du Royaume d'un des plus redoutables Fleaux de sa colere, & faisoit voler la mort sur nos Villes & sur nos campagnes. C'est par le ministère de nôtre Prince, quand la justice de Dieu fut satisfaite, c'est par l'heureux succès de ses remontrances, que des secours étrangers ramenerent l'abondance dans vos Provinces, & vous arracherent aux dernières extrêmités.

Or, MESSIEURS, un cœur où a regné une bonté de ce caractère ; voila ce que j'appelle un grand cœur : & si jusqu'icy, quelqu'un a pensé autrement, qu'il se confonde aujourd'hui, & qu'il tougisse, si loin de pratiquer la vraie vertu, qu'il n'a pas scû même l'estimer. Cependant j'ose dire que vous allez voir quelque chose de plus héroïque dans la modération de MONSIEUR. C'est le sujet de ma seconde Parrie.

SI les qualitez brillantes sont celles que les hommes estiment le plus, la modération est du moins

II.
PARTIE.

celle qu'ils devroient estimer davantage ; parce que celles-là sont presque toujours l'ouvrage des passions , & que celle-cy est sûrement l'ouvrage de la vertu. Une heureuse témérité , une ambition démesurée , que la fortune favorise , la ferocité déguisée sous le nom de valeur , la duplicité , la science d'employer à propos l'artifice & le crime , suffisent quelquefois pour faire un Conquerant & un Politique. La raison seule , où la Religion , peut faire un homme sage & réglé. Ceux-là n'ont presque qu'à suivre leur penchant , qu'à se livrer aux mouvemens de leur cœur , qu'à s'abandonner à leurs desirs. Celuy-cy doit résister à ce penchant , réprimer ces mouvemens , dominer ces desirs. Ceux-là n'exercent leur courage ou leur adresse que contre les autres , dans des combats & des entreprises où ils sont soutenus & animés par les regards du Public , & ils jouissent après leurs succès des éloges & des acclamations de l'Univers ; celuy-cy , par le suprême effort d'une raison épurée , exerce son courage contre luy-même , dans des combats où il n'a pour témoin que sa conscience , & pour récompense de sa victoire , que ce témoignage. Enfin , à l'égard des premiers , il ne faut que deux ou trois traits éclatans pour immortaliser leur nom ; à l'égard du dernier , à peine une longue vie remplie de ces triomphes secrets & intérieurs luy attire l'attention & les loüanges d'un petit nombre de gens équitables & sensibles au vray mérite.

M O N S I E U R connu la supériorité de gloire qui est cachée dans la modération , sur celle qui brille dans

dans les vertus éclatantes & les raisons qui l'engageoient à la préférer à toute autre gloire incompatible avec celle-là. Ainsi, quoy qu'à n'envisager que les qualitez personnelles, il pût prétendre à toutes les espèces de mérite, & à devenir Héros en tout genre; la vûe de la condition où le Ciel l'avoit fait naître, tourna tous ses vœux & tous ses efforts vers la Sagesse, & luy fit trouver dequoy fournir matière à cette vertu dans tout ce qui pouvoit enflâmer son ambition, en faisant servir son rang à donner plus de poids aux exemples d'une soumission parfaite, ses talens à l'avantage de l'Etat, ses services même à persuader & à établir par son desintéressement, qu'on est trop recompensé quand on est assez heureux pour contribuer à la grandeur de son Roy, & à la félicité publique.

Quel écueil, MESSIEURS ? Quelle tentation pour un homme foible, & qui ne sçauroit pas s'armer des réflexions d'une sagesse profonde contre les attaques de l'amour propre, qu'un rang si haut, & si je l'ose dire, si bas tout ensemble, qui le met si près & si loin du Trône; si près par la naissance, & si loin par la loy de la sujétion qu'il luy impose, qui dans le fond ne luy donne rien qu'avec dépendance, & qui le porte à croire que tout luy est dû !

Sous quelles vives idées l'ambition luy représente-t-elle le plus beau sang de l'Univers qui coule dans ses veines, & qui semble s'avilir dans l'oïveté ? Des sentimens héroïques & proportionnez à la noblesse de ce sang, qui languissent dans une vie

vie obscure & inutile : La gêne d'une obéissance , publique , entiere , éternelle ; ajoûtez , l'inquiétude naturelle du cœur humain , les mauvais conseils , les espérances chimériques , la facilité de se faire des amis , les prétextes spécieux que la passion ne manque jamais de fournir & de colorer à son gré. Helas ! cet esprit de chagrin , de mécontentement & de division , n'avoit eu que trop de pouvoir sur les Grands pour le malheur de ce Royaume. MONSIEUR le vit regner en naissant dans la Famille Royale ; il le vit renaître durant sa jeunesse , & armer contre la France ses plus illustres deffenseurs ; tant il est vray que l'ambition est l'écüeil des Princes , & que plus les Princes sont grands , plus cet écüeil est dangereux. Cependant celuy dont je parle eut toujours & la force & la sagesse de l'éviter. Il vit les obligations de son Etat , avec toutes leurs suites. Et à cette vûë que fit - il ? Il les envisagea d'un œil tranquile ; il fit taire ses passions , & n'écouta que son devoir ; il entra de luy - même dans les interêts du Royaume , & dans les vûës de la Providence ; il reconnut l'équité de ces maximes , qui ne souffrant point de fort mitoyen entre la Souveraineté & la sujétion , mettent tant de distance entre le Souverain & le Sujet , & cherchant à se faire un mérite conforme à sa condition , seul véritable & solide mérite , il renferma sa destinée dans les volonteés du Roy , & ne voulut aller à la gloire que par les routes qu'il luy marqueroit. Il tâcha par une obéissance aussi volontaire que nécessaire , d'ennoblir en quelque sorte l'esprit de dépen-

dance & de soumission , & de le maintenir dans les autres par la force de son exemple.

Ah ! c'est icy que je sens tout l'avantage de mon sujet. Quel plaisir pour moy de pouvoir sans crainte & sans ménagement exposer à vos yeux toute la Vie de mon Héros , & l'abandonner à la plus curieuse & à la plus maligne recherche ; de n'estre pas dans l'embarras de chercher des tours pour déguiser quelque fausse démarche , & pour y trouver des excuses dans la vivacité de l'âge , dans le torrent de l'exemple , dans la fatalité & le malheur des tems ; de sçavoir que tandis que je parle personne de vous ne m'oppose intérieurement un seul moment de foiblesse de ce Prince , & ne me reproche que je le luy montre dans un jour avantageux ; d'estre en droit au contraire de proposer cette même Vie comme un modèle accompli de sagesse & de modération , & de redresser sur ce modèle d'une conduite régulière , les égaremens & les irrégularitez de tant d'autres. Bien plus, si nous ne sçavions par nôtre propre expérience , & par les chûtes de tant de grands Hommes , ce qu'il en coûte de domter constamment & sans relâche les desirs ambitieux , cette tranquillité inaltérable, cette égalité d'ame à toute épreuve , cette espèce de gayeté noble & magnanime qu'il a conservée dans tous les événemens , dans toutes les conjonctures , auroient pû nous faire ignorer , non seulement ses Victoires sur l'amour propre , mais encore ses Combats.

Dans cet âge même où les deux Princes vivant

sous l'autorité naturelle d'une Meté Regente , ne connoissoient encore qu'imparfaitement l'un & l'autre la différence de leur condition , où la Majesté Royale estoit envelopée avec la raison dans les foibleesses de l'âge, ou des occupations communes, les amusemens & les jeux de l'enfance , formoient & entretenoient entr'eux une espèce d'égalité , où pour l'éducation du jeune Monarque on se servoit de ses passions contre ses passions même , en tournant ses inclinations naissantes vers des objets nobles , en attendant que la raison & la Religion pussent l'y porter par le motif de la vertu, & où , pour l'animer à la gloire par l'émulation , on luy laissoit dans le jeune PHILIPPE un concurrent , afin qu'il n'en trouvât plus dans un âge avancé , avec quelle surprise, quel étonnement, quelle joye , la France vit - elle le D U C D' O R L E A N S faire entrer dans leurs divertissemens & dans leur familiarité la plus intime , toute la discretion , toute la déférence , tout le respect qu'on doit au Trône , & démêler dans les amitez & les caresses du Frere , la Grandeur & la Majesté du Roy , comme s'il y voyoit déjà L O U I S tout entier ; Et quelles infaillibles conséquences n'en tira - t - elle pas d'une union éternelle entr'eux , & d'un bonheur assuré pour nous ?

Mais après tout , ce n'estoient que d'heureux présages d'un bel avenir , qui pouvoient estre trompeurs ; des espérances flatueuses d'une riche moisson , qu'un orage pouvoit détruire. Il se forme cét orage , il se répand sur tout le Royaume : l'Astre qui en faisoit les beaux jours est obscurci & menacé d'une entiere défaillance :

défaillance : en un mot , le Roy attaqué d'un mal violent est en danger de sa vie ; le trouble , la crainte, la douleur, saisissant tous les cœurs. Quelle situation que celle de MONSIEUR, en fut-il jamais de si délicate ? Quelle éblouissante consolation, la Fortune ne luy fait-elle pas entrevoir ? Elle luy présente le plus beau Trône de l'Univers pour adoucir ses regrets. Quel attrait , quelle amorce à l'ambition dans la plus vive & la plus florissante jeunesse ? Mais la Fortune qui peut tout sur les ames ordinaires, ne peut rien sur une ame livrée depuis long tems à la Sagesse. Ses offres les plus séduisantes n'eurent pas la force de balancer un moment sa douleur, ny de rendre un seul instant douteux & incertains les sentimens de son cœur. Ce cœur régla sa consolation ou sa tristesse sur le bon ou le mauvais état d'une santé plus précieuse pour luy que l'Empire du monde ; & ceux que l'intérêt particulier de leur fortune attachée à la sienne , rendoit peut-être indifferens à l'intérêt général , & qui cherchoient dans ses yeux le moment de s'en expliquer , furent obligés d'y paroître sensibles pour conserver ses bonnes grâces.

Qu'on ne dise plus après cela que la Grandeur est incompatible avec l'amitié même du Sang , que la puissance & l'élevation sont le partage des Princes , & que les douceurs d'une tendresse réciproque sont réservées aux hommes vulgaires ! Cela n'est vrai que quand les Princes s'abandonnent tellement à leurs passions , qu'elles étouffent la nature. Mais

M O N S I E U R fera une preuve éternelle , que quand ils sçavent maîtriser leurs passions , la nature conserve ou reprend ses droits , & leur fait goûter les fruits d'une union tendre & parfaite.

Mais quel sacrifice que celuy de ses talens ! Il les cache & il les produit , non pas au gré de ses desirs , mais suivant le mouvement & l'impression de celuy en qui réside l'autorité. Cet esprit vif , pénétrant , vaste , insinüant , solide , il le renferme dans des soins particuliers , jusqu'à ce qu'on luy en demande un usage plus noble & plus utile pour le Public. Cette valeur active , soutenüe d'une capacité consommée dans le Métier de la Guerre ; il est également prêt ; tantôt à l'ensevelir dans le repos ; tantôt à l'exercer avec mesure aux côtez du Roy & par ses ordres dans les Campagnes de Hollande , inférieur à luy seul , supérieur à tout le reste ; tantôt à la déployer toute entiere à la tête de nos Armées pour la gloire de la Nation , soit dans les Sièges & la prompte réduction de Zutphem & de Bouchain , soit dans le fameuse Journée de Cassel , Journée à jamais mémorable par la singularité d'une Victoire dont toutes les circonstances relevent le prix , & qui seule doit luy valoir dans nos esprits la gloire de plusieurs autres.

Vous sçavez mieux que moy le détail de ces circonstances , le lieu où je parle ne me permet que de les indiquer , & cela suffit même pour mon dessein. M O N S I E U R est attaché au Siège de S. Omer. Les Ennemis s'avancent vers luy. Le Chef des Alliez qui

les conduit , fier de la multitude de ses Troupes & de la commodité des postes , se flate de laver la honte de sa défaite à Senef , ou dans le gain d'une Bataille , ou dans la levée du Siège ; tant il estoit éloigné de craindre un affront plus sanglant & plus sensible que le premier. Nos Généraux , par des raisons contraires , pensent à éviter une action ; c'est là qu'ils bornent leurs soins , leur habileté , leurs espérances , tant ils estoient éloignés de prétendre à l'honneur d'un Triomphe éclatant. Ils ne croient le succès d'une Bataille possible , que lors qu'ils voyent MONSIEUR absolument déterminé à la donner. Arrêtez icy vos regards , vous qui placez la souveraine gloire dans les Exploits Militaires , & reconnoissez avec toute l'Europe , dans une seule action , toutes les vertus d'un grand Capitaine , des lumieres supérieures aux vûës ordinaires , qui seules font son Conseil , une hardiesse qui surprend , qui étonne , qui déconcerte les Ennemis , sage pourtant , & fondée sur une pénétration vive & prompte , une heureuse adresse à tirer ses avantages de leurs fautes , une activité surprenante pour se trouver par tout , & voir tout de ses propres yeux , une liberté d'esprit toujours égale au milieu du péril & de la mêlée , pour pourvoir à tout , un courage intrépide & animé pour répandre ou rétablir dans tous les rangs l'ardeur & la confiance. Vertus , qui suppléant à l'inégalité du nombre , & réparant le desavantage des lieux , ne pouvoient manquer de préparer & de produire la plus complete & la plus glorieuse Victoire dont la Rénommée ait jamais parlé , qui remit entre les mains

du Vainqueur la Place assiégée , avec le Païs d'alentour ; qui rappella la Paix fugitive , & qui fixa le Chef des Alliez dans sa malheureuse destinée , & dans la honteuse habitude où nous l'avons vû depuis , de se troubler à l'aspect de nos Etendars , & de fuir devant les Armées Françoises.

Quelle joye pour L O U I S de trouver dans PHILIPPE un Frere si digne de luy ? Joye pure & sans mélange , parce qu'il sçait bien que le victorieux ne vaincra jamais que pour luy : different de ces Conquerans ambitieux , interessez & indociles , qui ne cherchant dans leurs Conquêtes que leur propre gloire , ne sçavent se faire estimer sans se faire craindre ; qui se rendent presque aussi redoutables à celuy qui les employe , qu'à ceux contre qui ils sont employez ; qui en faisant la sûreté de l'Etat par l'usage qu'ils font de leur valeur , en font en même tems l'effroy par celuy qu'ils sont capables d'en faire ; qui ne luy procurent la Paix que pour la troubler par leurs inquietudes , leurs brigues , leurs demandes éternelles , & dont il faut payer cherement les services par des ménagemens & des complaisances qui affoiblissent le Gouvernement , & avilissent l'autorité Royale.

Non , MESSIEURS , nôtre Conquerant n'est sensible à tant d'avantages qu'autant qu'ils le rendent utile à son Roy & à sa Nation , & loin de ramasser sur luy toute la gloire de l'expédition , pour en recueillir tout le fruit , il en fait retomber le succès sur ceux qui l'ont secondé , & ne veut pas même souffrir qu'on le luy attribue. Mais pourquoy , GRAND PRINCE ,

PRINCE , refusez - vous le juste prix de vos vertus guerrieres , & les fruits de gloire & de loüange qui vous ont coûté si cher ? Ah ! MESSIEURS , je ne sçay si je me trompe , mais je crois en appercevoir la cause dans sa modération. Il me semble que se sentant capable de tout , il ne consent à découvrir de ses qualitez héroïques , que ce que les ordres de son Souverain & les besoins du Royaume en exigent ; qu'il cherche à proportionner sa réputation à la place qu'il occupe ; qu'il craint de partager , non seulement les cœurs des Peuples , mais encore leur attention , leur admiration , leur estime ; & que satisfait de trouver dans ses services l'utilité publique , il est bien - aise d'en rejeter l'éclat , le mérite & les recompenses sur les autres. Eh ! pour juger sûrement , que la gloire de commander , & même de vaincre , ne tient tout au plus que le second rang dans son cœur , voyez - le après ces Exploits éclatans rentrer sans peine dans l'inaction & dans une parfaite dépendance , & par une conduite aussi respectueuse , aussi soumise & aussi modeste que celle qui les avoit précédé , faire goûter presque s'il les a faits , ou s'il ne les a point oubliés ; voyez - le , dis - je , suivre le Roy dans les dernières Guerres , avec la même ardeur , le même zèle , la même joye qu'il avoit en conduisant ses Armées.

Apprenez , Grands du monde , sur ce modèle , une de vos plus importantes obligations ; apprenez à ne vouloir être que ce que la Providence veut que vous soyez ; à immoler vos desirs à vos devoirs ; à calmer les agitations où ils vous livrent ; à retenir

les plaintes qu'ils vous arrachent , & à n'essayer jamais de franchir les bornes où vôtre condition vous renferme. Mais après ces leçons de modération & de sagesse , écoutez encore celles que MONSIEUR vous donne de pieté & de Christianisme. C'est ma dernière Partie.

III.
PARTIE.

QUAND on n'a à louer les Grands que des vertus morales & politiques , on trouve d'ordinaire le fondement d'un juste éloge dans leur Grandeur même , qui les exposant aux yeux du Public , & leur inspirant des sentimens nobles & élevez , les excite à mériter l'estime des hommes , du moins par quelque trait de mérite , quoyque souvent mêlé de beaucoup de défauts. Mais quand on doit parler de leur Religion & de leur pieté , qui pour estre telle que le Christianisme l'exige , ne doit souffrir le mélange d'aucun vice ; Helas ! on est presque toujours contraint de commencer par déplorer le malheur de leur condition , & les plaindre de cette même Grandeur , comme d'un obstacle à leur salut , qu'ils ne surmontent presque jamais , ou qu'avec une peine extrême. C'est une source empoisonnée , qui corrompt la plûpart de leurs actions. C'est un poids fatal , qui ajouté à la cupidité , les arrête ou les retarde dans les voyes du Seigneur. C'est un pouvoir funeste , qui leur donnant la liberté , la facilité , les moyens de faire le mal , les fait courir en aveugles dans les voyes de perdition.

Je parle devant le Dieu de la vérité ; & malheur

à moy , si en faveur d'un homme mortel je venois porter le mensonge jusques dans son Sanctuaire ; si je venois jusques aux pieds de ses Autels démentir son Evangile , & autoriser les gens du siècle dans leurs désordres ; en louant comme une vie Chrétienne , une vie profane & mondaine. Non , MESSIEURS , il faut l'avouër , il est rare qu'un Grand , un Prince , un Héros du siècle , soit en même tems un Héros Chrétien , qu'on puisse proposer pour modèle qu'on puisse même louer dans le lieu Saint. Ainsi pour ne pas faire servir le Ministère Evangelique à la flatterie , je distingue , & je vous prie de distinguer avec moy , deux tems differens dans la Vie de M O N S I E U R : Le premier , composé d'une longue suite d'années : Le second , renfermé dans le court espace de quelques mois ; espace néanmoins suffisant , quand on l'emploie comme luy , pour une pénitence sincère & non suspecte. Le premier partagé entre Dieu & le monde , ce qui arrive presque toujours. Le second , consacré uniquement à Dieu , ce qui n'arrive presque jamais. Le premier marqué par un grand fond de Christianisme , & par la pratique des principaux devoirs qu'il prescrit , peut avoir servi d'occasion à la bonté de Dieu pour luy accorder le second. Le second par un exercice fervent & non interrompu des plus hautes vertus , a réparé ce qu'il y avoit eu de defectueux dans le premier. Or tous les deux serviront à vous instruire. L'un vous apprendra que lors même qu'on est assez foible pour suivre le monde , il faut conserver soigneusement les sentimens de la Re-

ligion , & n'en abandonner pas les œuvres , afin de se ménager des ressources à ses foiblesses. L'autre vous apprendra que quand on a suivi le monde , il faut prévenir la dernière heure par un renoncement entier au monde , & un parfait dévouement à la piété.

Premiere ressource & première disposition pour un retour sincère à Dieu , c'est une Foy Evangelique , une Foy vive & simple qui a éclaté constamment dans toute la Vie de M O N S I E U R. Par où en jugerons-nous ? Par son respect pour les choses saintes ? Ministres de l'Autel , Temples du Dieu vivant , Cérémonies , Usages de Pieté , Institutions Chrétiennes , tout luy estoit sacré , tout luy estoit vénérable , dès qu'il se rapportoit au culte de Dieu. Par où ? Par son inviolable fidelité à s'aquiter des devoirs de la Religion. Le monde , avec tous les prétextes qu'il fournit , tous les obstacles qu'il fait naître , tous les attraits qu'il présente pour en détourner , peut-il jamais ou l'entraîner ou le surprendre ? Interrompit-il jamais le commerce journalier que toute créature doit avoir avec son Créateur ; & plus encore , que tout Chrétien doit entretenir avec son Dieu ? Manqua-t-il jamais de luy consacrer le travail du jour & le repos de la nuit ; ses premières & ses dernières pensées , en le reconnoissant comme son principe & sa fin ? Se dispensa-t-il un seul jour d'assister au Sacrifice non sanglant , & ne le vit-on pas paroître assidûment aux assemblées des Fidèles dans les jours & les lieux destinez plus particulièrement au Service

Service divin ? Mais comment y assistoit-il ? Ah ! c'est - là qu'on pouvoit apprendre , que les Grands , ainsi que les petits , sont devant Dieu , comme s'ils n'estoient pas ; que toute Puissance humaine , même la plus légitime , est empruntée ; que tout éclat vient du Pere des lumieres , en voyant le Prince faire remonter à sa source , par un humble hommage , la puissance & l'éclat dont il estoit revêtu. Ce n'estoit pas précisément une gravité , une modestie de bienfaisance ; c'estoit une vénération & un respect de Religion , qui ne recueilloit d'abord sur luy tous les regards , que pour les tourner , avec tous les cœurs , vers la Majesté du Dieu qu'il adoroit. 7ac. c. 1.

Par où jugerons - nous de sa Foy ? Par ses retours empressez & fréquens vers Dieu , quand le monde avoit pris sur luy trop d'empire , dont ses soins inquiêts , pour rappeler le souvenir de ses fautes , le trouble , les agitations , l'amertume que ce souvenir répandoient dans son ame , garantissoient la sincérité , se purifiant de ses ^{fautes} ~~fautes~~ dans les bains salutaires de la Pénitence , se nourrissant du Pain céleste pour fortifier sa foiblesse , & se disposer à combattre avec plus de courage & de succès contre le *fort armé* , & à se défendre des surprises artificieuses des passions ? Luc. c. II.
Par ses discours , où il ne mêla jamais de ces questions inutiles & dangereuses sur nos Mystères , qui accoutument l'esprit à la liberté fatale de douter & de juger de tout , & le préparent insensiblement à l'indocilité , & à l'indépendance ; toujours en garde contre l'esprit de curiosité & l'entêtement de la nouveauté ,

funestes avant-coureurs d'un Schisme secret, & d'une Apostasie intérieure, qui ne s'introduit que trop de nos jours, à la honte de nôtre siècle.

Car, MESSIEURS, je l'avouë, je ne puis retenir mon zèle, ny m'empêcher de gémir sur la décadence de la Foy dans les Grands, sur la malheureuse infidélité qui regne dans leurs cœurs, & dont ils ne laissent échapper que trop de traits dans leurs mœurs & dans leurs discours. Qui a enfanté ce monstre odieux, qui ravage la plus noble partie de l'héritage de JESUS-CHRIST ! Est-ce le fruit de la vanité & de la témérité de leur esprit, qui s'arrêtant à des connoissances curieuses, mais superficielles, & n'approfondissant jamais assez les choses pour en porter un jugement sain & solide, veut voir clair dans les augustes Mystères de la Religion, au lieu d'en respecter la vénérable obscurité ; & les assujétir à ses foibles vûes, au lieu de captiver, selon Saint Paul, ses lumieres sous le joug de la Foy ! Est-ce le fruit du libertinage de leur cœur, qui se révolte contre une créance qui le gêne, & qui condamne ses dérèglements ? Est-ce le fruit des fatales contentions, & des divisions scandaleuses des Ministres même de la Foy, qui les prenant pour Arbitres de leurs différens, & pour protecteurs de leur parti, leur font croire, par la passion & l'emportement qu'ils voyent dans les uns, & par les soupçons qu'on leur donne de la bonne Foy & de la conduite des autres, que dans le fond, Sacré, Profane, tout est égal, tout tend également à l'interêt, à l'accomplissement des passions, &

qu'il n'y a de difference que dans les chemins qu'on prend pour y arriver , & dans les voiles dont on se couvre pour dérober sa marche aux yeux du Public ? Tout cela entre apparament dans les causes d'un malheur si déplorable : Malheur digne , sans doute , de rallumer & de réunir le zèle de tous les Partis pour en arrêter le cours. Quoy qu'il en soit , nôtre Prince craignit d'entrer dans ces routes dangereuses, qu'ouvre l'orgueil & l'amour propre ; & humble imitateur de la simplicité de nos Peres , il marcha avec docilité & avec soumission dans les sentiers de la Foy , obscurs à la vérité , mais sûrs & conduisans infailliblement à la lumiere.

Une seconde ressource pour luy , une seconde disposition à une parfaite conversion , selon les promesses de JESUS-CHRIST , fut sa charité envers les pauvres. Pouvoit-il manquer de cette vertu ? La grace trouvoit dans sa bonté naturelle un fonds disposé à recevoir ses impressions salutaires. Si sa compassion estoit excitée par la seule vûe du pauvre ; combien ses entrailles estoient-elles émûes quand la Foy le luy représentoit comme membre de JESUS-CHRIST, comme JESUS-CHRIST même ? Aussi l'indigence ne trouvoit-elle pas en allant à luy ces redoutables barrieres de Gardes instruits & accoutumez à l'éloigner des Palais des Grands ; beaucoup moins trouvoit-elle en luy ces barrieres encore plus impénétrables d'orgueil & d'insensibilité , qui la rebutent & la renvoient sans espérance.

La Bretagne publiera à jamais la tendresse charita-

ble d'un Prince dont elle reçut tant de biens , & son Nom fera toujours en vénération sur les Rives de l'Océan. Les restes des Troupes qui servirent sous luy dans cette Province béniront sans cesse la mémoire d'un Général , qui les assista si généreusement dans leurs nécessitez , & qui sauva plusieurs d'entr'eux des horreurs de la mort. Ses voyages estoient pour les Pais où il passoit une moisson abondante , où chacun trouvoit un prompt soulagement à ses besoins. Et ce n'est qu'à la vûë de tant de besoins , & dans les vastes desirs qu'il concevoit d'y satisfaire ; Desirs que l'Empire même de l'Univers n'auroit pû remplir , puisqu'en multipliant ses trésors , il auroit multiplié les objets de sa compassion ; Ce n'est , dis-je , qu'à cette vûë , & dans ces desirs qu'il sentoît que sa fortune estoit bornée. Mais ne pouvant étendre ses charitez à la mesure de ses souhaits , il les étendit du moins à la mesure de tout son pouvoir. Vous en ferez des monumens durables , Eglises réparées ou enrichies de ses dons ; Hôpitaux , Monastères fondez ou secourus de ses revenus ; & vous apprendrez à nos Neveux les liberalitez Chrétiennes du Duc d'ORLEANS.

Nous avons applaudi à ces témoignages publics de sa charité ; Mais combien en a-t-il dérobé à nos applaudissemens ? Par combien de canaux secrets cette source seconde s'est-elle échapée & a-t-elle porté dans des familles désolées la joye & la consolation ? Combien de fois ses aumônes sont-elles allé chercher dans leurs retraites obscures ceux qui ne pouvoient sans rougir avouer publiquement leur indigence ?

Malheureuses

Malheureuses victimes de la misère & de la honte tout ensemble , qui languissoient sans espoir & sans ressource ? Combien de fois a-t-il par des secours inespérez soutenu la pudeur , l'innocence , la patience déjà ébranlées , & fait bénir la bonté du Seigneur , qui veille sur le pauvre comme sur le riche ? Ce Dieu le sçait , & il fera éternellement la récompense du fidelle instrument de sa tendresse paternelle.

Qu'il y a de Grands que tant d'actions Chrétiennes auroient endormis dans une confiance présomptueuse du salut , qui auroient crû que c'estoit assez , peut-estre même que c'estoit trop pour un Prince. Mais pour vous , mon Dieu , en est-ce assez ? Vous en contentez-vous ? Votre Ecriture m'apprend que vous êtes le Dieu jaloux , que le moindre partage vous est injurieux , aussi nôtre Prince ne s'en est-il pas contenté ; il vouloit estre tout à vous ; tous ces Exercices de Religion estoient autant de pas pour ce dessein ; mais ces pas estoient encore lents & interrompus ; c'estoient autant d'efforts pour s'éloigner du monde , mais ce monde le retenoit encore ; c'estoient autant de cris qui imploroient votre assistance , & qui vous demandoient l'intelligence parfaite de vos voyes : *Scientiam doce me*. Il soupiroit après ce moment, où à travers le bruit & le tumulte du siècle, vous deviez luy faire entendre votre divine voix.

Ce moment arrive , MESSIEURS , l'Eglise ouvre à tous les Fidelles les trésors de ses Indulgences , & Dieu ouvre en particulier à MONSIEUR les trésors de sa miséricorde. Icy figurez-vous un nouvel homme ; un

Isa. c. 15.

homme qui loin du péril , & pouvant se flater de plusieurs belles années , prend tous les sentimens de pénitence que les Grands du monde ne veulent prendre ordinairement qu'à leur dernière heure , & dont la plupart ne prennent que l'apparence. Cependant sur cette apparence on tâche de se consoler , on ne peut faire autre chose. Mais opposons pour vôtre instruction ce que les seules approches de la mort font dans un de ces Héros mondains , qui touche à son dernier moment, à ce que la grace & les réflexions font dans nôtre Héros Chrétien , jouissant de toutes ses forces , & dévelopons les véritables dispositions de l'un & de l'autre. Celuy - cy , comme le Prophete humilié devant Dieu , repasse avec soin , à diverses reprises , toutes ses années , tous ses jours , tous ses momens ; celuy - là peut à peine donner à la hâte , & en général , une foible attention au souvenir de ses désordres passez. Celuy - cy est pénétré du regret de n'avoir pas assez bien vécu ; celuy - là n'est sensible qu'au regret de mourir. Celuy - cy s'abandonne à des transports amoureux pour un Pere qui l'attire , qui l'invite , qui luy promet les plus riches récompenses ; celuy - là se livre aux terreurs d'une crainte servile , pour un Juge qui déjà le rejette , le menace , le condamne aux plus affreux châtimens. Celuy - cy satisfait personnellement aux obligations qu'il peut avoir contractées à l'égard des autres ; celuy - là en charge ses héritiers. Enfin celuy - cy vit dans la charité ; celuy - là meurt dans le crime.

Il vit , M E S S E U R S , & pour vôtre consolation

Dieu lui laisse le tems de s'affermir dans son heureux changement, & de le soutenir jusqu'au bout pour le garantir de tout soupçon. Une nouvelle ferveur anime ses œuvres de pieté & les multiplie. Prières longues & ardentes, lectures saintes, actions de justice & de charité, assiduité constante aux divins Mysteres, reflexions sérieuses sur la fragilité des choses humaines, sur l'importance du moment decisif de l'Eternité, usage plus frequent des Sacramens : voilà les occupations qui partagent tout à tour, & qui remplissent tout le tems que les devoirs indispensables de son rang luy laissent libres. Regrets amers du passé, résolutions inébranlables pour l'avenir, confusion d'avoir esté moins fidelle à son Dieu qu'à son Roy, moins tendre envers Dieu qu'envers les peuples, mépris des grandeurs perissables, esperance aux misericordes du Seigneur, crainte de ses jugemens, reconnoissance de ses bienfaits, desirs de le posséder : voilà les sentimens qui se succedent, ou qui se confondent dans son cœur.

C'est dans cet état que je vous le présente, Illustre & Pieuse Compagnie, qui luy rendez icy les derniers devoirs ; c'est dans cet état que je vous le présente, remplissant toute la mesure du nom & des engagements qu'il avoit pris parmi vous. Quel spectacle plus agreable à votre pieté & à votre zele, que la penitence sincere de ce Prince, qui est peut-être le fruit de vos vœux & de vos ferventes prieres ? Et quelle consolation plus sensible, plus digne de vous, plus propre à vous pre-

*Messieurs
les Penitens.*

parer à sa perte, que la vûë de tant de vertus qui le preparoient à la mort des justes. Il ne l'avoit pas prévûë de si près cette mort, mais sans la prévoir il l'avoit prévenue, & il n'en a esté surpris qu'en ce qu'il croyoit consacrer à Dieu une plus longue vie, & satisfaire plus long tems à sa justice. Mais, ô mon Dieu, vous abrezgez sa penitence, compensant sa durée par sa ferveur, vous luy épargnez les langueurs, les douleurs d'une longue maladie, vous le frappez, & vous l'enlevez presque du même coup; à peine luy laissez vous le tems & la liberté de reconnoître & d'adorer la main qui le frappe; mais il ne luy en faisoit pas davantage, son esprit, sa langue, ses mains, son cœur avoient déjà fait plusieurs fois dans un libre usage de ses sens & de ses facultez, dans un loisir tranquille, toutes leurs fonctions pour une parfaite reconciliation; son esprit avoit rappelé ses infidelitez avec une scrupuleuse exactitude; sa langue les avoit mises au pied du sacré Ministre dans leurs plus legeres circonstances avec une humble sincerité; ses mains les avoient rachetées par d'abondantes aumônes; son cœur les avoit detestées avec une douleur vive & amere; il ne lui restoit plus qu'à renouveler d'un seul mouvement de son cœur des actes de Religion qu'un long & frequent usage luy avoit rendu aisez & familiers, qu'à demander par les accens entrecoupez d'une foible voix le secours de l'Eglise, qu'à vous adresser, ô mon Dieu, ses derniers regards, & à consommer son sacrifice en vous offrant son dernier soupir.

N'attendez pas, MESSIEURS, que je m'attende
drisse

drisse icy , ny que je m'arrête à vous attendre au spectacle touchant des tristes & froides dépouilles de ce Prince aimable , d'un Roy , d'un frere sensiblement affligé , d'une Epouse désolée , d'une famille éperdue , d'une Cour abandonnée aux pleurs & aux gémissements. La foy suspendant ou surmontant ma douleur , & m'interessant presque uniquement à la destinée éternelle de cet illustre mort , détourne mon esprit de tant d'objets pitoyables , & l'attache à la considération des miséricordes que le Seigneur à exercées sur luy , & saisi d'une sainte admiration , & d'une espèce même de joye toute chrétienne , je mécrie , Heureux , *Mat. c. 24* & mille fois heureux le Serviteur fidelle que son maître *Et 25.* trouvera veillant quand il viendra. Helas le même accident quelques mois plutôt nous auroit laissé, avec le regret de l'avoir perdu pour un tems , la crainte de l'avoir perdu pour toujours !

Fermez les yeux sur tout ce qu'il fut devant les hommes pendant sa vie. Ouvrez-les sur ce qu'il est devant Dieu en mourant. La mort a détruit tous ses titres magnifiques : Elle a enseveli toutes ses grandeurs sous ses sombres voiles , & ne luy a laissé que l'humble qualité de serviteur d'un Maître inexorable qui luy demande un compte exact des talens qu'il luy avoit confiés. O bon-heur , source d'un bon-heur éternel ! O effort fortuné d'une sage vigilance ! ce Maître aussi magnifique que sévère , le trouve prêt à les luy rendre avec usure , & satisfait de sa prudente fidelité l'établit dans la jouissance de ses tresors infinis. Consolons-nous , MESSIEURS , par cette douce pensée , en joig-

nant au sacrifice de l'Agneau sans tâche qu'on offre en sa faveur le juste tribut de vos vœux & de nos prières ; mais instruisons - nous de l'importance de prévenir la venue du souverain Juge par une vigilance chrétienne , & à la lueur de ces flambeaux funebres , à l'aspect de ce tombeau & de ce lugubre appareil , reconnoissons avec fraïeur quel est le terme de la felicité mondaine , & quel usage nous devons faire du monde & du tems pour meriter une éternité bien heureuse.

FIN.

ERRATA.

Page 16. ligne 14. uni , lisez unis.
 Page 33. ligne 15. vers , lisez a.
 Page 38. en marge , chap. 15. lisez chap. 38.